

ques incidents regrettables, on peut dire que notre prestige militaire fut conservé aussi intact qu'il était raisonnable de l'espérer.

Aucune place abandonnée par nous ne fut livrée aux juaristes : toutes furent remises aux autorités impériales. Il est vrai que vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées depuis notre départ que ces singulières autorités ou se sauvaient, ou appelaient les libéraux ; mais qu'y pouvions-nous ?

Au Sud-Est, un événement malheureux s'était passé : Porfirio Diaz avait repris Oajaca (30 octobre). Malgré cette série d'échecs, Maximilien ne perdait rien de son obstination ; nous en avons donné et on en sait aujourd'hui le motif. Il venait de créer trois grands commandements militaires, et les avait confiés aux généraux Marquez, Miramon et Mejia.

Puis, tout en regrettant ses promenades à travers champs, où il se livrait avec tant d'entrain au plaisir d'herboriser, il songea à remonter vers le Nord, et à rentrer dans la capitale, qu'il avait cru abandonner pour toujours. Il obéissait à la pensée qui le dominait.

Le dominerait-elle jusqu'au bout ? Il n'importait. A ce moment il aurait eu un éclair de raison, une lueur de bon sens : c'était trop tard. Il eût voulu se reprendre qu'il ne l'aurait pu.

Le Padre Fischer faisait bonne garde.

CHAPITRE XII

Le maréchal Randon au maréchal Bazaine (30 novembre 1866). — Maximilien rentre à Mexico le 5 janvier 1867. — Incident du brouillon de lettre trouvé par hasard et porté au Maréchal. — Protestation de celui-ci avec documents à l'appui. — Lettres de Mgr Labastida, de M. Lares, du colonel Kodolich. — Réponse du maréchal Niel, ministre de la Guerre. — Lettre du général Colson. — Conférence du 14 janvier. — Déclaration du commandant en chef. — Triomphe du parti clérical. — Mesures rigoureuses de Marquez à Mexico. — Affaires de Pedro Garay et du journal *La Patria*. — Nouvelle conférence entre M. Dano et M. Lares. — Rupture des relations entre l'Empereur et le quartier-général français. — *Le Dandolo*.

Napoléon III devait faire d'amères réflexions sur les difficultés de connaître la vérité. Il avait cru que le général Castelnau ferait la lumière, mais la confusion était telle que la chose n'était point en son pouvoir : l'ignorance restait la même aux Tuileries, avant comme après sa mission. Le ministre de la Guerre l'avouait :

A défaut de nouvelles officielles, les autres ne font pas défaut, surtout depuis que le câble transatlantique fonctionne...

... Nous saurons enfin quel est le parti que prendra

l'Empereur Maximilien, d'abdiquer ou de monter à cheval pour conquérir son empire...

En un mot, tout est dans le vague, et il importe beaucoup qu'avant peu on en puisse sortir (30 novembre 1866).

Cette lettre parvenait à Mexico à la fin de décembre, quelques jours seulement avant la rentrée de l'Empereur dans la capitale. Maximilien y arrivait en effet le 5 janvier; mais, soit qu'il éprouvât le besoin de se tenir à l'écart, soit que son palais lui rappelât de trop cruels souvenirs, il allait aussitôt s'installer à deux kilomètres de la ville, dans la hacienda de la Teja. Dès le lendemain, il mandait près de lui le Maréchal.

L'entrevue fut des plus cordiales. Avec une versatilité que l'on voudrait pouvoir n'attribuer qu'à une grande mobilité d'impressions, l'Empereur confia au Commandant en chef les griefs qu'il pensait avoir contre M. Dano et le général Castelnau. Il rappela avec amertume leur visite à Puebla, et, bien que nos deux représentants lui eussent témoigné la plus grande déférence, il les accusa de lui avoir montré autant de raideur que d'insistance blessante. Il s'épanchait avec un entier abandon, et témoignait au Maréchal une amitié fort vive. On eût dit qu'il n'avait confiance qu'en lui, et que cette confiance n'avait jamais été plus grande.

Le Commandant en chef entendait avec plaisir les plaintes de Maximilien. Jusqu'à ce moment, il avait supporté avec une résignation plus apparente que réelle la tutelle de l'envoyé de Napoléon III; mais, à cette heure, il était sous le coup d'une violente irritation, car un hasard assez extraordinaire venait de

lui révéler les accusations dont il avait été l'objet.

Un soldat de corvée, a-t-on raconté, en balayant, un matin, le logement occupé par le général Castelnau, ramassa une feuille de papier laissée à terre. Sa besogne finie, il la porta au cabinet du Commandant en chef.

Là, on reconnut bien vite l'écriture du général. D'ailleurs, lui seul pouvait parler en ces termes. La note fut aussitôt remise au Maréchal. C'est celle qui a été publiée plus haut: « Au moment de fermer mon courrier, etc... ».

La situation se trouvait révélée sans ambiguïté aucune; les griefs articulés contre lui l'étaient avec la plus grande netteté, ainsi que les preuves invoquées à l'appui: on l'accusait d'avoir écrit à M. Lares une lettre par laquelle il s'engageait à maintenir les troupes françaises jusqu'en novembre. Cette lettre, disait-on, avait été mise sous les yeux de tous les membres de la conférence d'Orizaba, auprès desquels elle n'avait pas manqué d'exercer une grande influence. De plus, il avait tenu les mêmes propos ou des propos analogues à diverses personnes, ainsi qu'il résultait des témoignages de Mgr Labastida et du colonel Kodolich.

En présence de cette révélation inattendue, le Maréchal ressentit une vive émotion. Il s'occupa aussitôt d'opposer une réponse aux faits allégués, et, pour détruire l'impression que ces attaques avaient pu produire à Paris, il se hâta de réunir les preuves nécessaires à sa justification. Dès le 10 janvier son dossier était prêt, et il l'expédiait au ministre de la Guerre, avec la lettre suivante:

Mexico, 10 janvier 1867.

Monsieur le Maréchal,

Le hasard m'a mis en possession de la minute d'une fin de rapport de M. le général Castelnau adressé à S. M. l'Empereur. L'a-t-il été ? V. E. le saura sans doute. Mais, afin de la mettre en situation de pouvoir y répondre, j'ai l'honneur de lui en adresser la copie¹, ainsi que des déclarations établies par les auteurs présumés des documents que M. le général Castelnau joint à son rapport, et qui sont complètement controuvés.

Depuis son arrivée, M. le général Castelnau m'a fort peu entretenu de ses instructions, des idées intimes de notre Souverain, quoique je lui aie fait lire celles qu'il m'a remises (lettre de S. M. du 15 septembre 1866, dont il connaissait sans aucun doute déjà le contenu). Je sais seulement par des tiers qu'elles sont élastiques, sans que sa responsabilité soit en rien engagée.

Cet officier général aurait dit qu'il y trouverait à sa volonté toutes facilités pour agir selon les circonstances, ce qui me paraît difficile à concilier avec la non-responsabilité qu'il invoque du reste lui-même quand il y a une solution à donner.

Qu'ai-je donc fait de coupable pour être ainsi traité dans le rapport de M. le général Castelnau, dont il ne m'a pas parlé, bien entendu, pas plus que du rappel à de meilleurs sentiments, à un dévouement absolu à l'Empereur Napoléon, etc... ?

Il doit y avoir sous tout cela une vilaine intrigue que j'ignore. Je n'ai pas influencé la décision de l'Empereur Maximilien par des manœuvres secrètes, mais j'ai sou-

1. Le Maréchal avait l'habitude de n'envoyer que des copies. C'est ainsi que la collection Ernest Louet renferme *les pièces originales*, ce qui donne à nos citations une valeur indiscutable.

vent dit dans mes conversations particulières qu'il devait montrer de l'énergie, s'appuyer complètement sur le parti qui l'avait appelé au trône, et que, s'il était résolu à s'y maintenir avec les seules ressources de son pays, il était probable que la Légion étrangère et les éléments français mis à la disposition du gouvernement mexicain pour l'organisation de son armée y resteraient, puisque la convention de Miramar n'avait pas été modifiée par celle de Juillet sous le rapport militaire, ainsi que l'a déclaré le ministre de France dans une séance officielle.

J'étais donc autorisé à parler ainsi jusqu'au 13 décembre, date de la dépêche télégraphique de l'Empereur Napoléon qui m'ordonne de rapatrier la Légion étrangère ainsi que tous les Français servant dans l'armée mexicaine¹.

MM. Dano et Castelnau m'ont empêché d'aller à Orizaba, puis sont allés seuls à Puebla pour conférer avec l'Empereur Maximilien, qui, peut-être, se serait rendu à leur avis d'abdiquer immédiatement, si ces messieurs avaient mis plus de formes diplomatiques et surtout moins de raideur hostile dans leur entrevue.

M. le général Castelnau joue ici le rôle d'un inspecteur général, et, si cette expédition n'était pas arrivée à son terme, j'aurais remis immédiatement le commandement. J'accomplirai donc ma tâche jusqu'au bout, porterai ma croix jusqu'au dernier moment; mais, quoi qu'il advienne, fort de ma conscience, de ma loyauté, de mon dévouement à notre Souverain, sans être obligé d'y être rappelé par qui que ce soit, je prie V. E. de mettre cette lettre sous les yeux de S. M., et de lui exprimer mon désir d'être mis en disponibilité à ma rentrée en France si j'ai perdu sa confiance, et si la plus haute dignité de l'ar-

1. Rappelons que les lettres de Mgr Labastida, du colonel Kodolich et de M. Ramon Tavera sont des 3 et 5 décembre.

mée, qui ne m'appartient pas seul, peut être ainsi abaissée.

J'ai l'honneur d'être, etc.

MARÉCHAL BAZAINE.

A cette protestation ainsi formulée étaient jointes les copies de quatre autres pièces :

1° La note du général Castelnau ;

2° Une lettre de Mgr Labastida ;

3° Une lettre de M. Lares, président du Conseil des ministres ;

4° Une lettre du colonel Kodolich.

Mgr Labastida était-il bien l'auteur de la lettre du 3 décembre à la princesse Iturbide ? L'archevêque de Mexico n'hésita pas un instant à déclarer que non, et à l'attester par écrit au Maréchal lui-même :

Mexico, 7 janvier 1867.

Excellence,

Il est arrivé à ma connaissance que l'on m'attribue une lettre dans laquelle j'affirme que V. E. s'est engagée à maintenir les troupes françaises jusqu'en novembre (1867) si l'Empereur n'abdiquait pas. Je n'ai rien dit de pareil *ni par parole, ni par écrit*.

Si cela ne suffit pas pour réprimer la calomnie, je suis disposé à le compléter dans le sens que l'on m'indiquera et avec toute vérité.

Recevez, Monsieur le Maréchal, mes sincères protestations d'adhésion et de distinguée considération.

Je suis de V. E. l'affectueux ami,

P. A.,

Archevêque de Mexico.

Le président du Conseil des ministres n'était pas moins net dans ses affirmations :

Mexico, 9 janvier 1867.

Mon cher Maréchal,

J'ai reçu la lettre de V. E. en date d'hier dans laquelle vous me communiquez avoir été informé que, lors de la réunion à Orizaba des ministres et conseillers de S. M. l'Empereur Maximilien, a circulé entre les personnages convoqués une lettre que l'on prétend avoir été écrite par V. E. et à moi adressée, dans laquelle on prétend que vous me faisiez savoir que, selon l'opinion de V. E., si l'Empereur voulait revenir à Mexico et continuer à tenir les rênes du gouvernement, V. E. ne doutait pas que le gouvernement français laisserait des troupes françaises au Mexique au moins jusqu'à la fin de novembre 1867. On suppose que ladite lettre a produit une impression très vive dans l'esprit des ministres et conseillers de S. M. et a singulièrement influencé le vote par lequel S. M. l'Empereur a pris la détermination de rester au Mexique.

V. E. m'a dit ne pas se souvenir m'avoir écrit pareille lettre, et m'en demande copie pour vérifier le contenu et désire également savoir si toute autre lettre traitant du même objet a été communiquée au Conseil, afin d'en vérifier l'origine et par quelle autorisation semblable document avait été écrit.

En répondant comme je le dois, je manifeste à V. E. que je n'ai pas reçu à Orizaba de lettre de V. E. traitant du sujet indiqué, ni d'aucun autre ; qu'aucune lettre traitant du même sujet n'a circulé dans le Conseil : par suite, il est absolument faux que ces lettres supposées aient influencé d'aucune manière le vote qui a déterminé S. M. l'Empe-

reür Maximilien à rester au Mexique. Ce dont j'ai l'honneur d'informer V. E.

Recevez, Monsieur le Maréchal, l'assurance de ma haute considération.

Le Président du Conseil des Ministres,
THEODOSIO LARES.

Voici la déclaration du colonel Kodolich :

Mexico, ce 9 de janvier 1867.

Je soussigné, colonel, aide de camp de Sa Majesté l'Empereur Maximilien, déclare avoir eu, vers le 18 de novembre 1866, avec Son Excellence le Maréchal Bazaine, avant de me rendre à Orizaba auprès de l'Empereur, une conversation dans laquelle le Maréchal, me parlant de la situation des affaires au Mexique, me dit entre autres qu'il « avait le ferme espoir qu'en cas que Sa Majesté l'Empereur soit décidé de revenir à Mexico et de conserver entre ses mains les rênes du gouvernement, les troupes françaises pourraient rester au pays jusqu'à la fin de novembre de l'année prochaine (1867) ».

A mon retour à Mexico, M. le capitaine Pierron me pria de lui certifier par écrit d'avoir tenu ce langage à l'Empereur, ce que j'ai fait en toute sincérité, ignorant en quel but ce témoignage m'était réclamé.

Le Colonel aide de camp de S. M.,
A. DE KODOLICH.

Dans cette conversation, dit une note du Maréchal, je n'ai voulu parler que de la Légion étrangère, qui devait rester au service du Mexique, d'après le traité de Miramar et même les dernières instructions officielles relatives à sa complète organisation, ainsi que les éléments français servant dans les troupes mexicaines.

Nous avons mis toutes les pièces de l'attaque et de la défense sous les yeux du lecteur. Voici maintenant la réponse du ministre de la Guerre. Ce n'était plus le maréchal Randon ; depuis quelques semaines, ce portefeuille était confié au maréchal Niel :

Paris, 13 février 1867.

Mon cher Maréchal,

La lettre que vous m'avez adressée pour être mise sous les yeux de l'Empereur m'a profondément affligé. Votre belle carrière, les grands services que vous avez rendus au Mexique et la haute dignité que l'Empereur vous a conférée, vous placent, croyez-le bien, au-dessus de toutes les accusations qui vous préoccupent. C'était l'opinion du maréchal Randon, qui m'a précédé au ministère de la Guerre, comme c'est la mienne ; nous vous aurions défendu l'un comme l'autre, s'il eût été besoin. Mais je dois vous dire que l'Empereur est toujours resté à votre égard dans les sentiments de bienveillance et de confiance dont il vous a donné des preuves éclatantes ; qu'il voit avec satisfaction l'ordre et la précision avec lesquels vous retirez vos troupes ; qu'à votre retour vous recevrez de Sa Majesté l'accueil qu'ont droit d'espérer ceux qui l'ont le mieux servie. Enfin, Monsieur le Maréchal, l'Empereur m'a chargé de vous dire qu'il déploierait les inventions et les indiscrétions qui avaient pu vous blesser et mettre de la mésintelligence entre des officiers qui avaient son estime, et sur la loyauté desquels il n'avait jamais élevé le moindre doute.

Le Mexique a pu nous causer des déceptions politiques, mais la réputation de notre armée n'a fait qu'y grandir ; toutes les opérations difficiles et si lointaines que vous avez entreprises ont été couronnées de succès, et les mouvements combinés de vos troupes qui se reti-